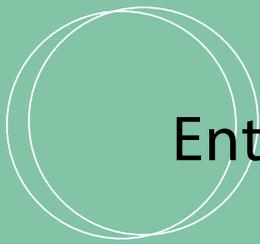


24^{es} semaines
européennes
de la philosophie



Entretien avec

Béatrice Finet

autour de l'ouvrage *La Shoah racontée aux enfants, une éducation littéraire ?* aux Editions Presses universitaires de Grenoble

réalisé par les élèves de terminale générale du lycée de l'Authie de Doullens : Mathéo, Eliot, Chams, Alexis

Enseignant : Christophe Beaucourt

10/12/2020

Citéphilo

Transmettre
édition 2020

Les conditions sanitaires, et les restrictions qui les ont accompagnées, ont rendu impossible la tenue de la rencontre/débat qui avait été initialement prévue et organisée entre les élèves de classes terminales du Lycée de l'Authie à Doullens et Béatrice Finet autour de son livre *La Shoah racontée aux enfants, une éducation littéraire ?* Le travail préparatoire devait se faire dans un cadre interdisciplinaire regroupant les disciplines historique et philosophique. Pour récompenser les efforts accomplis et ne pas décevoir des élèves intéressés par le sujet, je leur ai proposé de lire l'ouvrage de Madame Finet et de formuler les questions qu'il susciterait. Il était convenu que je ne «retravaille» pas les questions et qu'elles seraient restituées sans filtre. L'essentiel était de respecter l'approche que de jeunes adultes de Terminale Générale pouvaient avoir d'un texte qui ne leur était pas à proprement parler adressé. Ils ont joué le jeu et leur questionnement est pertinent.

Christophe Beaucourt, professeur de philosophie, Lycée de l'Authie, Doullens



Pourquoi avez-vous fait ce choix
d'écrire un livre sur la transmission
de la Shoah ?

Dans les années 2005, j'ai créé pour le Journal des Instituteurs le blog de littérature pour la jeunesse. Sur ce blog à destination des enseignants du premier degré et des futurs professeurs des écoles, je présentais des nouveautés, interviewais des auteurs et des illustrateurs, et proposais des dossiers thématiques. À cette époque, le volume des publications pour la jeunesse sur la Shoah ne cessait d'augmenter et j'avais conçu un dossier sur cette thématique tout en faisant part de mon étonnement à l'attaché de presse d'une célèbre maison d'édition pour la jeunesse ; et ce dernier m'avait alors répondu que ce créneau était vendeur, ce qui m'avait choquée à l'époque. Par ailleurs, les questions éducatives m'ont toujours intéressée, notamment ce que l'éducation fait aux plus jeunes, ce que les adultes transmettent aux plus jeunes. Il me semble en effet que la responsabilité des adultes dans ce domaine est essentielle et que c'est un devoir moral d'offrir une éducation de qualité au sens le plus large du terme aux plus jeunes, de faire du mieux que l'on peut, de faire preuve d'exigence dans les connaissances transmises et dans la façon dont elles sont transmises. Je suis depuis toujours convaincue qu'ils existent de bons livres qui élèvent leurs lecteurs comme de mauvais qui salissent les âmes. La littérature pour la jeunesse participe à l'éducation des enfants et c'est la raison pour laquelle il est important de ne pas abîmer l'âme et l'esprit des plus jeunes en leur donnant des livres mal écrits ou mal illustrés. Le choix de la qualité et de l'exigence demande certes des efforts, mais permet aussi de faire très tôt l'expérience du plaisir

intellectuel : expérience primordiale dès le plus jeune âge. Bernard Lahire, sociologue de l'éducation ou encore Denis Kambouchner l'ont très bien montré récemment, dans leurs derniers ouvrages (1). Nous, les adultes, devons faire confiance aux enfants à leur intelligence et les aider à grandir en leur donnant la possibilité de développer leurs talents.

La question de la Shoah et de son enseignement à l'école primaire apparaît dans ces années -là, et puis il y a eu la polémique à la suite du discours de Nicolas Sarkozy lors du dîner du CRIF. C'est à ce moment-là que le recours à la littérature pour la jeunesse a été fortement encouragé. Je voulais donc démêler la part de la littérature de celle de l'histoire dans cet enseignement. Il me semblait aussi que certains ouvrages relevaient de la commande ou de l'opportunité éditoriale et je voulais regarder de plus près en quoi consistait cette « littérature » créée pour les enfants. J'avais, je dois le reconnaître, au départ, un a priori négatif à l'égard de bon nombre de ces ouvrages. Or, ainsi que je l'ai montré, la plupart de ces ouvrages sont des œuvres de qualité qui, tout en prenant soin du lecteur, s'adressent à son intelligence et l'aident à grandir.

1. Bernard Lahire (dir), *Enfances de classe*, Paris : Seuil, 2019. Denis Kambouchner, *Quelque chose dans la tête*, Paris : Flammarion, 2019.



Combien de temps de recherche
vous a-t-il fallu pour écrire ce
livre ?

Ce livre correspond à une partie de ma thèse de doctorat. J'ai travaillé pendant quatre ans sur cette thèse puis ai passé deux ans à reprendre ce travail pour transformer ces recherches universitaires en un livre qui soit abordable par le grand public. Pour ce faire, il m'a fallu réécrire, synthétiser et surtout expliquer, c'est-à-dire qu'à chaque fois je devais me poser la question de savoir si ce dont je parlais ou les concepts que je mobilisais étaient connus ou compréhensibles par le plus grand nombre. Ce travail de « décentrement » est très exigeant. Il semblerait que je n'y sois pas parvenue complètement puisque certains me disent que la lecture en est ardue et qu'ils ont du mal à comprendre ce que je veux dire. Cet ouvrage ne comporte qu'une partie de ma thèse : l'analyse des ouvrages et les questions inhérentes à la transmission. Je n'ai pas pu publier les entretiens que j'ai eus avec des auteurs qui sont aussi des témoins (2). Quant aux observations que j'ai pu faire dans des classes de CM1-CM2, j'ai pu en publier une partie dans deux articles (3)

2. Dans le cadre de ma thèse, j'ai rencontré des témoins qui ont aussi écrit pour les enfants Larissa Cain, Simon Gronowski et Joseph Joffo,

3. « A l'école des livres sur la Shoah. Une pluridisciplinarité en question », De l'indifférenciation à la différenciation, Questions vives n°28, décembre 2017.

« La Shoah racontée aux enfants : un cas particulier de fiction historique », Lecture/spectature de fictions historiques à l'école et au collège en classe de français, Repères n° 48, janvier 2014, pp.69-83.

3

Est-ce qu'un accompagnement progressif doit se faire au long des années sur l'enseignement de la Shoah, lorsqu'un enfant commence avec une distance par rapport à la réalité ?

Tentative de reformulation :
Comment concilier éloignement de la réalité chez les enfants et éveil à la brutalité du réel ?

La question de l'éloignement historique ne peut et ne doit pas poser de problème à partir du moment où on accepte de laisser cet événement entrer dans l'histoire. Ce qui pose problème avec cet événement, c'est qu'il est encore proche de nous, du moins pour les gens de ma génération, c'est-à-dire celle de vos parents/grands-parents, qu'il est chargé d'affects avec le célèbre « devoir de mémoire ». Ce qui est compliqué c'est la tension entre histoire et mémoire développée à propos de cet événement, qui tend à le sacraliser. Je pense qu'il ne faut pas l'oublier, c'est évident, qu'il ne faut pas le banaliser non plus, mais qu'il faut le laisser entrer dans l'histoire de façon à ce que chacun puisse se confronter à sa connaissance avec recul. C'est à nouveau le pouvoir de l'enseignement de l'Histoire conjugué avec celui de la narration littéraire qui va permettre à chaque jeune de l'aborder avec sérénité, sans que la connaissance des faits n'engendre de traumatisme. Bien sûr, la confrontation avec l'horreur est toujours pour chacun d'entre nous douloureuse et source de terreur. Je me souviens pour ma part des images des protestants empalés sur les grilles du château d'Amboise qui ont été les premières auxquelles j'ai été confrontée, puis ce furent celles des images de la libération des camps. Plus que la connaissance de l'événement c'est la confrontation avec des images et des photographies qui est bien souvent source de traumatisme. Or sous prétexte d'enseignement « ludique » ou « plus facile », on a tendance à substituer les images au texte, le film au livre. Mais les psychanalystes ont montré que les images données trop tôt sont nocives. Il faut donc être vigilant, enseigner ces événements ne pas les taire, mais le faire avec précaution et pertinence en alliant la narration des faits historiques avec le recours à la fiction.



Comment rendre compte de l'abomination dont les hommes sont capables sans engendrer de traumatismes qui pourraient ressurgir à l'adolescence ?

Je crois qu'il faut apprendre très tôt aux plus jeunes que l'homme est capable du pire comme du meilleur. Bien évidemment, il n'est pas question de montrer des images ou des films d'archives avec des monceaux de cadavres à des enfants. En revanche, on peut, et je pense qu'il faut leur expliquer très tôt qu'il existe des hommes fanatiques qui par idéologie décident que ceux qui ne pensent pas et/ou ne vivent pas comme eux n'ont pas le droit de vivre et que cette façon de penser est criminelle. À partir de là, on peut aussi expliquer que ces fanatiques terrorisent et font mal aux gens. On peut l'expliquer simplement avec des mots justes et précis. C'est aussi une façon de prémunir les plus jeunes contre toute tentative d'embrigadement et de les éduquer à la liberté de penser, à la tolérance et au respect. L'éducation peut tout, si l'on fait confiance à l'intelligence des enfants, en prenant soin de ne pas « jouer » avec leurs affects. En effet, si la sensibilité permet l'empathie, elle doit être couplée à la réflexion.

5

L'obligation de l'enseignement de la Shoah date-t-elle bien de 2002, car étant élève de Terminale je n'ai aucun souvenir d'avoir étudié la Shoah en école primaire. Il me semble l'avoir seulement étudié au collège, en 3e, avec juste quelques mentions les années précédentes.

Dans les textes officiels, cet enseignement date de 2002. Cependant, nous savons que très peu de professeurs des écoles de cours moyen (1^{re} et 2^e années) l'enseignent, et ce pour plusieurs raisons. Beaucoup ne s'estiment pas formés pour mener à bien cet enseignement. Le sujet est délicat et ne doit pas être enseigné n'importe comment. Dès lors, un certain nombre préfèrent s'abstenir plutôt que mal faire. D'autres (et cette raison n'exclut pas la première) peuvent craindre les réactions (les oppositions ?) des parents d'élèves. Ce sont les raisons que je peux vous donner qui ont été avancées par les enseignants que j'ai interrogés. Cela dit, ceux qui m'ont répondu mènent cet enseignement auquel ils tiennent et auquel ils sont particulièrement attentifs. Ces raisons ne sont jamais mises en avant, les enseignants très souvent invoquent le manque de temps pour finir le programme. A contrario, la minorité de ceux qui enseignent la Shoah le fait par conviction personnelle, au titre de l'histoire familiale, d'engagement politique, syndical ou républicain.



Quels troubles peuvent être
provoqués par la réalité de la
Shoah sur les enfants ?

Je ne pense pas que la réalité de la Shoah puisse engendrer des troubles au sens premier du terme chez les enfants. En revanche, l'accès à la connaissance de cette réalité peut provoquer chez certains des manifestations d'émotion : certains enfants pleurent sans pouvoir s'arrêter par exemple. Derrière cette question, il me semble que c'est celle de l'éducation des enfants et de la confrontation des enfants avec la réalité. Je pense qu'il ne faut en aucun cas taire ou dissimuler la réalité, mais qu'il est nécessaire de faire attention à la façon dont ce réel est présenté aux plus jeunes selon leur âge. Un philosophe contemporain, Eirick Prairat, aborde cette question dans l'un de ses ouvrages (4). L'intérêt des livres que j'ai analysés est qu'ils présentent cette réalité sans rien taire ni dissimuler, mais à hauteur d'enfant.

4 Eirick Prairat, *Éduquer avec tact*, Paris : ESF éditions, 2017.



Selon vous, la Shoah est-elle le plus
gros crime contre l'humanité ?

Je suis très embarrassée par cette question. Un crime contre l'humanité est avant -tout un crime désigné et défini par une catégorie juridique, dont la définition est entrée dans le droit français (5) . La question appelle donc une réflexion qui soit à la fois politique et juridique. Le problème est plutôt de savoir si certains crimes relèvent ou non de la catégorie des crimes contre l'humanité, telle qu'elle a été définie depuis les procès de Nuremberg, puisque le crime contre l'humanité est un crime de rang supérieur au crime de guerre. Par ailleurs, comment et pourquoi établir un tel classement ? Sur quels critères ? Le nombre de victimes ? Le paroxysme dans les atrocités commises ? Ce type de question entraîne ensuite une concurrence dans les mémoires ce qui tend à renforcer les tendances communautaristes dont souffre notre société. Au moment où les questions de la laïcité et du « vivre ensemble » dans le respect et l'acceptation de l'autre sont plus que jamais d'actualité, cette question me semble dangereuse et pleine de venin. En revanche, expliquer ce qu'est un crime contre l'humanité, rappeler d'où vient l'expression, donner sa définition juridique et montrer qu'un certain nombre de faits de guerre, de faits historiques en relèvent est évidemment absolument nécessaire pour chacun d'entre nous. Bien évidemment et c'est en ce sens que l'enseignement de l'Histoire est absolument important. Le vingtième siècle est le siècle au cours duquel les hommes ont pu hélas ! faire preuve d'originalité pour nuire à leur prochain. Les progrès techniques ont aussi contribué à la massification des crimes et des exactions liées aux intolérances.

5. https://www.legifrance.gouv.fr/codes/section_lc/LEGITEXT000006070719/LEGISCTA000006149876/2004-08-07/#LEGISCTA000006149876



Selon vous, quels sont les autres crimes contre l'humanité sur lesquels il est primordial de nous pencher pour l'éducation des enfants ?

Tous, mais pas tous à la fois : les uns après les autres.

Il faut cependant à chaque fois prendre soin d'expliquer de façon à ce qu'aucun amalgame ne puisse être fait entre les différents crimes. Ce qui doit toujours l'emporter, c'est la connaissance précise des faits, des dates, des causes et des enjeux idéologiques.

La philosophe américaine Martha Nussbaum a réfléchi sur ce que peut être une éducation à « la vie bonne » (6). Elle montre combien la littérature participe à cette éducation. Plus que la liste des crimes contre l'humanité, il me semble que ce qui importe dans l'éducation des enfants, c'est de leur donner les moyens de se mettre à la place de l'autre. Si la connaissance scientifique des faits est importante, la littérature permet de se mettre à la place de l'autre, de comprendre, d'éprouver par le phénomène d'identification ce que vivent les personnages : la solitude, le rejet, la peur, la terreur... Un livre bien écrit permet tout à la fois d'éprouver ces émotions tout en les mettant à distance ce qui incite le lecteur à réfléchir sur la situation qui est décrite, raconté. C'est en ce sens que je suis très attachée aux réflexions du philosophe allemand Walter Benjamin sur le narrateur (7) . Selon lui, le narrateur transmet son expérience. Il me semble que le rôle des adultes à l'égard des plus jeunes consiste bien à transmettre cette expérience. Le narrateur est en effet celui qui transmet son expérience tout en étant attentif à son auditoire et en prenant soin de lui.

6. Martha Nussbaum, *La Connaissance de l'amour : Essais sur la philosophie et la littérature* (trad. de l'anglais), Paris, Cerf, 2010.

7. Walter Benjamin, « Le Narrateur » in *Écrits français*, Paris : Gallimard, 2011.

9

Quel terme devrait être utilisé afin de caractériser la Shoah pour la jeunesse ?

Je ne pense pas qu'il faille utiliser une expression particulière pour nommer l'événement pour les plus jeunes. Les enfants sont tout à fait capables de comprendre, de retenir et d'utiliser correctement le mot juste pour désigner ce dont ils parlent. Il ne faut pas créer des barrières entre le vocabulaire pour les enfants et celui pour les adultes.

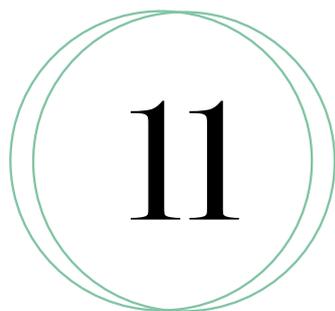
La question du vocabulaire, on vous l'enseigne en philosophie notamment, est cruciale puisqu'on ne peut impunément utiliser un terme pour un autre et que les mots utilisés sont signifiants. Le terme « Shoah » a une forte connotation religieuse et est devenu un nom commun en France pour désigner l'événement depuis le film de Claude Lanzmann (8). Dans les pays anglo-saxons, c'est le terme « Holocauste » qui est privilégié. Un des témoins que j'ai rencontrés, Simon Gronowski préfère lui le terme « judéocide ». Un grand poète contemporain, Henri Meschonnic, souhaitait que l'on utilise le terme hébreu « hurban » qui signifie « destruction, ruine ». Pour ma part, je préfère l'expression que Raul Hillberg a utilisé dans son ouvrage de référence « la destruction des juifs d'Europe ». Cette expression rend bien compte de la volonté de faire disparaître un peuple, sa langue et son mode de vie. Au-delà des atrocités commises, c'est toute la richesse d'une civilisation, d'une langue, d'une culture qui a disparu. Ces trésors sont irrémédiablement perdus.

8. Claude Lanzmann, Shoah, 1985.

10

Quelles sont les œuvres les plus importantes/les meilleures dans cette littérature naissante?

Les livres pour les enfants sur la Shoah visent un public fort hétérogène qui va de la maternelle au lycée. Je ne peux pas répondre à cette question de façon uniforme, mais pourrai éventuellement proposer quelques titres par classe d'âge en fonction de mes goûts. En revanche, il me semble qu'un bon livre qui raconte la Shoah aux enfants est un livre qui éveille les enfants à la littérature et leur en donne le goût en travaillant sur le symbolisme et l'intertextualité, ce que font nombre des ouvrages que j'ai analysés.



Quels sont les évènements
(culturels ou politiques) qui ont
le plus, selon vous, participé
à la création de cette nouvelle
littérature ?

Cf Réponse à la question 1

12

Pensez-vous que des enfants de CM1 puissent saisir toute l'importance de la Shoah, malgré un enseignement mis en place si tôt ?

Je ne sais pas, mais en revanche il peut comprendre les idées d'exclusion, d'intolérance. Par exemple, la bande dessinée, *L'Enfant cachée*, montre bien comment la narratrice, une enfant de CP/CE1, se retrouve du jour au lendemain exclue de la classe tout en étant présente physiquement. Un enfant même très jeune peut comprendre le rejet. C'est en ce sens que la littérature, notamment par le pouvoir de l'identification, prend tout son sens pour des enfants. Un jeune enfant ne peut pas comprendre ce que représente le nombre des victimes (d'ailleurs comme l'a montré le philosophe allemand Günther Anders, un adulte peut-il réellement se représenter ce que signifie 6 millions de morts ?). En revanche, les illustrations déréalisées (je pense par exemple à celles de Gilles Rapaport ou celles d'Olivier Latyk) ou le recours à l'anthropomorphisation, notamment avec le personnage du loup, peuvent faire saisir une partie essentielle de la réalité.



Depuis près de 25 ans

Depuis près de 25 ans à Lille, dans sa métropole, et dans les Hauts-de-France, dans de nombreux lieux culturels et d'éducation (musées, théâtres, médiathèques, lycées, universités, etc.), CITÉPHILO propose des rencontres, gratuites et libres d'accès (dans les limites imposées toutefois cette année par les règles sanitaires), avec des intellectuels et des chercheurs, issus de tous les domaines de la pensée (philosophes, sociologues, anthropologues, scientifiques, artistes, etc.), autour d'un livre ou d'un thème. En cette période troublée entre toutes, où nous oscillons entre la sidération et les opinions réversibles, il est peut-être plus utile que jamais de venir partager le travail et les questions de celles et ceux qui prennent le temps d'une élaboration patiente et rigoureuse de leur pensée.

Écouter, lire, comprendre, c'est ce que propose CITÉPHILO à chacun.e en vue de résister à la passivité comme à la facilité, d'éclairer notre expérience présente, individuelle et collective, et de promouvoir le plus largement possible une citoyenneté exigeante.

Arnaud Bouaniche, président de PhiloLille

www.citephilo.org



Photo : © Photo de Samuel Buton
prise lors d'une résidence à Naplouse :
«Portons nous bien», par la compagnie
XY.